

La vie comme elle va

Pour Radia

— Je m'appelle Lenka. J'ai été torturée, violentée, séparée de mes proches, de mes parents, de mes enfants. J'ai vu mourir les autres. J'ai vu pleurer, supplier. J'ai vu s'agenouiller plus d'un vieillard, les mains tombées vers le ciel. J'ai vu plus d'un embrasser la terre avant que les feux des soldats ne riment abondamment avec l'éternité de la nuit. Puis plus rien. Quelques sanglots. Maigre nudité. Maigre beauté qui déborde des ailes de la nuit. Maigre silence d'une flûte par terre. Ils sont venus la nuit à la hâte et ont ordonné aux femmes et aux hommes de sortir.

— Bonjour. Je m'appelle... Je ne veux rien prendre, je n'y suis pour rien. Si, pour peu de choses. Je m'appelle... et j'ai peur. Je suis votre voisin ou voisine. J'ai eu toujours peur, de rien et de tout. Je n'y peux rien. Peur des hommes. Peur de tous mes semblables. Peur de la tendresse. De l'amour. Peur de vivre et de mourir. Une fine larme me bouleverse, un sourire m'effrite, un regard attendrissant me brise.

— Je m'appelle Lenka, Maïmouna, Yasmine, Paloma, Aïcha, Haydire, Loyko, Mitsu, Maïa, Maroussia...

Il fait beau comme jamais dans ma vie. Je vais et viens avec dans la besace du solstice d'hiver ou d'été. Peu importe. Je vais comme une image qui murmure de solitude.

Je vais et m'en vais comme une légère et délicieuse joie chatoyante, calme et blessée.

Je viens au monde à tout moment, entre nuit et jour dans le chaos. Juste un éclat.

Un éclat de jouissance.

Juste une larme et le retour à une solitude infinie.

Il faut souvent marcher longtemps pour faire silence. Faire acte de résistance et de refus.

Et puis un matin, plus loin, on se pose la question : sommes-nous meilleurs ?

Un temps... fût-il longtemps... où je pourrais... aimer... là juste...

À ma portée.

— Elle va dans la vie, elle meurt et elle vit. Pour l'unique raison : survivre. Elle a soif. Elle a faim. Elle marche. Elle titube. Elle tombe. Elle trébuche toujours pour une seule raison : survivre. Survivre, survivre, survivre et encore survivre. Elle se bat. Elle résiste. Elle parle, rien ne la fera taire. Elle cherche son humanité. Sa dignité. Ses amours dans la liberté... dans la peur. Elle raconte. Elle essaie.

Elle conte. Elle narre.

Elle essaye de résister, de se soustraire aux lois des vainqueurs. Son unique lien est le maquis.

Son seul lien est la distance.

Sa seule trace est l'amour, bien que ce ne soit pas facile.

Aura-t-elle le temps d'aimer sans promesses ?

L'amour et le vent sont pareils à travers le désert. Ce peu qui retient le monde.

Quelque chose, oui, certainement à chaque atome de l'instant, à chaque lien, à chaque lieu, quelques souffles nous appartiennent.

— Je marche les pieds dans le caniveau. J'essaie de réfléchir à ma condition d'humain... Quelle malédiction... Encore un pas et je pleurerai. Cela vaut la peine !

Je rêve la vie passante. Je me dis qu'ailleurs, que de l'autre côté, il y a la mer...

— Moi aussi... je n'entendrai plus ces cris... Que loin, plus encore... si besoin... les choses... les vies... respirent... Plus large... au besoin étrange... Si ce n'était que ça... là où tout semble léger... ramassé... sans doute rien de plus... un sourire... mais un sourire plus long.

Ce n'est pas de tout repos... Je doute... Il ne se passe pas un temps sans que je...

Oh ! tant pis, quelle importance, les belles choses sont lentes. Il faut apprendre à attendre.

— J'ai peur. Chaque matin, je m'oblige à revenir à la vie. De nouveau, ma gorge, ma poitrine, mon ventre me serrent ; de nouveau mes jambes, mes genoux flagellent tels des feuilles en perdition. À chaque fois que j'ouvre les yeux, il me faut réapprendre à vivre, à venir au monde, ce gouffre abyssal. Bien plus encore, la lumière me tient à l'ombre. Elle ne veut plus de moi. Toute la clarté des matins ne suffira plus à me donner espoir dans l'œuvre des humains.

— Je donne sur les blessures humaines qui gercent ma fragilité. Je suis votre voisin ou voisine.

— Peu importe. Encore une journée, un peu de tout.

Je n'ose pas affirmer mon désir d'exister sans limite. Je donne sur ce qui, en moi, exige de mourir.

Mon existence est enchevêtrement et instabilité. Une existence si incertaine et de nulle part.

— Il existe à la base de toute vie, de chaque vie humaine, une faille, comme un doute qui harcèle, écartèle la nécessité de vivre.

— Et si les hirondelles ne viennent plus ! Et si l'hiver ne revient plus jamais ! Et si au fil des saisons nous ne nous rencontrerions plus !

Oh je sais ! On ne fait que passer. On ne peut refaire la beauté.

— Plus personne ne me rend visite. Plus personne ne glisse sous ma porte des petits bouts de mots m'annonçant une quelconque nouvelle.

J'aime la nuit, d'elle je ne retiens que sa féminité qui scintille dans les taches des lumières des toits.

Il n'y a que la nuit qui se retrouve dans la nuit. Moi, nous, on marche derrière nos tombes, nous n'avons plus de noms. Des ombres. Nous n'avons plus de visage. Un néant. Nous sommes réunis dans un peu d'automne ou d'été, hiver ou printemps, affamés, parcelles de rêves par-ci, miroirs poussiéreux et brisés par-là. Il nous reste à nous côtoyer. À nous taire. À nous paraître. À disparaître.

Nous sommes emplis d'ombre et de sanglots.

— Je donne sur un sol qui se dérobe au cœur même de l'angoisse. Chaque chute, chaque matin est une embuscade de trop. Dehors, j'entends les humains qui s'affairent, agités comme des mouches. La pluie tombe peu à peu, lentement. Aucun bruit ne me parvient des escaliers de l'immeuble. Mon cri est égal à ce silence. Le vôtre et celui de l'humanité entière. Comment redonner la voix au sans voix.

— J'ai été torturée, violentée, séparée de mes proches, de mes parents, de mes

enfants. J'ai vu mourir les autres. J'ai vu pleurer, supplier. J'ai vu s'agenouiller plus d'un vieillard, les mains tombées vers le ciel. J'ai vu plus d'un embrasser la terre avant que les feux des soldats ne riment abondamment avec l'éternité de la nuit. Puis plus rien. Quelques sanglots. Maigre nudité. Maigre beauté qui déborde des ailes de la nuit. Maigre silence d'une flûte par terre.

Ils sont venus la nuit à la hâte et ont ordonné aux femmes et aux hommes de sortir.

— Qui suis-je donc dans ce silence ? Qui suis-je en mon dedans ? Je ne possède plus rien. Je ne me soucie de rien et je n'attends plus personne. Autrefois, quelqu'un me disait : "N'aies pas peur de la fragilité, de l'exil et de l'errance. De la nuit qui attend que tu lui reviennes, ne porte rien sur toi ni en toi." J'irai. Je prendrai soin de mes pas. Je ne m'attarderai pas. Je ne me hâterai pas devant l'éloquence de la lune. Je partagerai avec ma fatigue la peur qui m'étreint.

— Je suis née brisée par les guerres, les répressions et les saloperies des hommes.

Bercée par les pauvretés des uns et leurs résistances, par les injustices et la volonté de se battre... de connaître... l'envie de savoir... et d'apprendre quitte à mourir.

La vie n'est que la trajectoire d'un racolage infâme.
Tant bien que mal... on enfile la vie comme on enfile une robe.

Questions d'un simple regard.

Au bout de la pente, on enfile un sexe comme on enfile un hasard.

Cela pouvait être plus joyeux, plus léger... plus... je n'ose plus, j'ai vu pire... trop tard... quel épouvantail... la vie... la liberté de forcer les choses... la liberté de forcer le chaos... sans chance... sans espoir aucun. Je me rappelle. Tu te rappelles ?

— C'est parce que, c'est comme si l'eau était fraîche, légère, douce et apaisée. Comme si du fond de la nuit noire, un enfant affolé est bercé par une main ou une voix douce, tranquille.

C'est parce que comme si d'un loin devenu tout proche, un arbre, un seul, respire et parle au monde. Chuchote à l'oreille du monde quelques mots sans importance, pour des prunes, d'un coup, c'est comme si je marchais vers un cerisier en fleur dans tous les divers et difficiles moments...

— Le reflet des roses... des poissons... le sable... la brise... le bruit... le martin pêcheur... le matin... l'orage.

Il est midi... la rivière... le vent... l'enfant... la lune... la puce... la mouche... un humain... dans la margelle de la main... la cigale... les melons... les rochers...

— Elle a fait bien des révolutions avant même de faire ou de connaître l'amour... Elle a connu les prisons... la torture... la mort... l'exil... bien plus encore... ça suit son cours.

Toute la question est là... l'effort à payer... un tas de borbier, des choses qui vont bien, qui vont mal... des événements qui peuvent bien ou mal se passer, sans assurance... aucune... aléatoire...

— Écoute... écoute, m'a-t-on dit.

— Écoute... écoute le chuchotement du silence et la parole frémissante qui vient de l'ombre et de son épaisseur !

— Écoute... écoute, m'a-t-on dit

— Écoute... écoute la parole- énigme qui sèmera la vie et ordonnera le désordre. Infatigable parole. Insoumise, elle respire pour encore frémir à l'appel de l'incertain.

— Écoute... écoute ton corps et ses signes, m'a-t-on dit, celui qui voit, entend et sait et ne garde de toi que l'étendue de ton absence.
Il demeura un corps doux d'oubli, un fruit de mort.
Si, dans le miel de son désir, les formes ne te suffisent pas, alors ne le crie pas en vain.

— Écoute... écoute le peu d'histoire qui reste de nous..

— Écoute la rencontre avec la voix qui ne te dispense pas de la plainte.

— Et maintenant que tu le sais, que tu as écouté, que tu as marché dans la voix du récit et que tu n'oublieras pas mon visage et celui des autres, tu apprendras, comme l'eau, que ce qui t'attend ne sera ni l'ombre, ni la clarté, mais cette rencontre, cette passerelle d'où surgit brusquement toute chose soudaine, étrange et incertaine.

— Écoute... écoute, m'a-t-on dit, cette passion douce-amère qui te parle de toi-même et de ce que tu aurais pu être ou de ce qui fut toi. Il y a bien plus encore.

— Écoute... écoute, m'a-t-on dit, on est venu t'arracher à ton nom auquel nul ne répond. Ton nom est une terre à venir et un rêve perdu qui vient battre les syllabes de l'existence.

—Écoute et vois les passeurs de mots, ceux qui épient les deux rives de la question ; quelque chose sur leurs lèvres s'est égaré.

— Dans les commissures de leur geste quelques signes errent jusqu'à la dissolution.

— Écoute le miroir qui se tait et garde de toi le reflet de sa parole.
Que ton règne soit...

— Chemin...

— Visage...

— Passerelle...

— Chapelet...

— Silence...

— Voix et distance...

— Désordre et sommeil pour que tu te souviennes.

— Écoute... écoute le visage qui frappe à ta voix pour que le chemin soit accompli pour toi.

— Ici, sur cette passerelle, finissent les désirs inaccessibles, la parole impossible.

— Ici finissent l'insomnie de la folie et la présence de dieu.

— Tout finit.

— Peut-être que l'exil glissera entre toi et toi ?

— Peut-être que la nuit bercera ton jour et viendra sceller à tes rêves l'absence ?

— Peut-être que ton corps t'indiquera les prénoms des désirs que tu fuis.

— C'est alors que tu écouteras retentir en toi quelque chose à garder telle une promesse d'éternité.

— Et puis, il y a le temps.

— Comment faire et quoi faire ?

Tout semble si inutile et si vain.

Comment retenir auprès de soi ce petit rien qu'on aime malgré le temps et la distance ?

Comment humaniser ce peu silencieux de vie qui respire en nous ?

J'ai tant cherché entre deux battements d'ailes... dans l'entrebâillement d'une porte... entre les cils d'un œil qui tente le sommeil... je voudrais pouvoir sentir... saisir... comprendre, au plus haut, au plus loin que cela semble être là... peut-être une chose ou l'autre.

— C'est pourquoi aussi que cela échappe... il y a la lumière... il y a l'à peine... le juste à peine qui tiendrait dans les prunelles des yeux... presque là... si ce n'était pas là.

— À la fin, je pense qu'il y a le silence... une coulée de silence.
Peut-être... presque là encore... la mer sourde... blanche... légère... fragile... vive à... moins que...

— Il y a peut-être dans chaque vie... un moment particulier... l'extrême limite... au fil du chaos, de là l'extrême fragilité... l'insoutenable... l'intarisable... tout

cela... accepté... reconnu... perdu... retrouvé... à peine effleuré.

— Je voudrasi pouvoir voir... ne rien perdre ou plutôt ne rien saisir... ne rien savoir ... il y a encore pire... je le sais.

C'est encore comme si quelqu'un marchait dans le jardin... Tu entends ? Un corps lointain... léger de fatigue... un oiseau égaré... chantant... une mésange ou un rouge-gorge... un visage... un filet de nuage... un ruissellement d'eau... une eau qui ronronne... des lèvres fraîches qui vont vers la nuit... pour toute la nuit.

— Ce n'est encore que des chemins qui se croisent et se perdent... en désordre... en écart... Tout est en devenir... en remous... Je vais le long de chemins de terre ... glaneuse d'eau et de chant... Je viens tout bruit... mal rangée... choquante... fouillant partout pour fleurir... pour faire l'amour sans malice... tout sanglot... en errance... en silence... bondissant vers plus de vie... sans rien atteindre... désirante... ma tête nue ne pensera rien...

— Comme quand à la fin de la nuit... très lentement... vaguement... ou presque... on se tait et en silence on devine ce qui se trame... les amours ont le charme d'une promesse... l'amour endormi veille... on en prend soin sans savoir pourquoi... faut-il devoir chercher ce qui en nous désire le garder ?

— Peut-être qu'aimer...

Comme quand à la fin d'une guerre...

— Un sursaut inespéré se devine...
Comme un hoquet permanent...

— Comme une convulsion de paix dans cette chienne de vie...
De liberté qui vient à bout de toute domination...

— Une bouffée de rêve... qui essaye de nommer l'amour.

— Le baiser de l'enfance...

— Voilà...

— Oui...

— Voilà... l'enfance... celle que l'on dresse...

— Camisole...

— Viole..

— Qu'on assassine...

— Qu'on enterre hâtivement... Rien qui ne soit accompli ne suffira à apaiser ce qui lancine..

— Au fond de moi... ce qui erre en devenir dans des trances de hasard... ce rien que je voulais offrir....

Tarek Essaker

**Bruxelles,
le 5 juin 2005**